

Prix Moselly 2000

RÉVEILLON 43

par Paulette Gauier

Illustrations de l'auteur

Hubert Resquin était un gagne-pain et un fin gourmet. Modeste commis d'administration, passée la quarantaine, il était toujours célibataire. Il vivait avec sa vieille mère, qui, au décès de son mari, était venue habiter chez lui. Ils logeaient au dernier étage d'un immeuble.

La bonne femme était un cordon-bleu. Elle avait servi, en son jeune temps, dans des maisons lorraines bourgeoises dont les maîtresses étaient attachées à la bonne cuisine du terroir. Sous leur houlette, elle avait appris les secrets des préparations saines et savoureuses. Petite femme alerte, elle avait gardé sur ses joues pleines et roses, comme le reflet du coup de feu de ses fourneaux.

Ses compétences étaient connues dans le voisinage. Les ménagères la consultaient : elle était un trésor de recettes, un oracle culinaire. On venait de loin la chercher pour confectionner des repas de fête : naissances, communions, noces, voire enterrements. Il n'était pas jusqu'à des restaurateurs qui l'engageaient comme extra. Cette reconnaissance de ses talents la flattait et elle mettait un point d'honneur à justifier sa réputation....

Chacun, ici-bas, se donne un but, a sa marotte, est en quête de son graal. Les uns préparent leur salut, les autres sont résolument matérialistes. L'ivrogne vit pour boire, la bigote débite ses patenôtres. D'aucuns recherchent les paradis artificiels. Les Resquin

vivaient pour manger. Comme d'autres ont le sentiment de la justice, eux avaient le culte de la bonne chère. La cuisine était leur temple, la table leur autel, la poêle et la marmite leurs idoles. Rivés à la terre par le cordon ombilical de leur tripe, leur péché, c'était la gourmandise, une gourmandise candide d'âmes simples, d'humbles gens doux et bornés, à la vie étriquée, aux inquiétudes métaphysiques aussi évanescences que le fumet d'un rôti.



Elle adorait mitonner des plats que son "p'tit" Hubert dégustait en connaisseur, avec un plaisir d'ogre. Viandes juteuses, sauces piquantes, mets, entremets, desserts, elle connaissait à fond les arcanes de la délectable courtoisie du palais. Tout repas était un petit festin : elle, debout devant ses casseroles, lui trônant à table, la serviette blanche nouée autour du cou, et maniant religieusement fourchette et couteau,

ils faisaient penser à Lucullus et à Vatel, un Vatel femelle traitant un Lucullus plébéien...

Le dimanche parfois, surtout au début du mois, ils se payaient une virée gastronomique. Ils partaient bras dessus, bras dessous –de loin, on les prenait pour un vieux couple d'amoureux– vers quelque restaurant ou auberge renommés des bords de Moselle. Et là, dans l'odeur chaude des mets, au milieu de l'euphorie que dispensaient plats et flacons, ils s'épanouissaient, pleins d'une joie simple et grave.

-Hubert, recommandait la mère, n'oublie pas de noter le menu.

Docile, le fils inscrivait dans un petit carnet spécial les noms des bonnes choses qu'on leur avait servies, avec la mention de la date et du lieu. Souvent, un bref commentaire, élaboré de conserve, prolongeait, tel un écho plus ou moins laudatif, la saveur de tel ou tel plat qui les avait enchantés.



La lecture de ce carnet eût étonné. Le palais de ces êtres frustes avait des délicatesses d'épicurien, des infaillibilités de prince des gourmets. Et mainte appréciation, dans sa gaucherie naïve, fruit d'une expérience doublée d'instinct, valait bien les doctes gloses des papes de la gastronomie...

Puis, c'était le retour. Silhouettes courtes et grasses, ils allaient lentement, parmi la flânerie dominicale, à pas mesurés, comme s'ils avaient craint de troubler, par des mouvements trop vifs, le déroulement de la mystérieuse alchimie dont ils étaient les creusets, s'arrêtant souvent pour promener autour d'eux, sur le monde qui leur paraissait si beau, le regard satisfait de l'homme repu.

Et le soir, avant de s'endormir, d'une chambre à l'autre, d'un lit à l'autre, c'était, à travers la porte, une

dernière revue critique, étayée maintenant d'une expérience digestive de plusieurs heures.

-Ces rognons au vin blanc, décidément, ça ne passe pas. Je me demande s'ils étaient bien frais.

-Moi aussi, ils me reprochent encore. Pourtant, c'était fameux. Ça vous descendait comme du velours...

-Je le lui dirai, au patron, la prochaine fois. Ces tôleurs, tous les mêmes. Pour gagner de l'argent, ils vous trafiquent le frichti. Ils vous feraient bouffer n'importe quoi pourvu que ça ait un nom ronflant...



Parfois aussi, le jugement était net, sans appel, tranchant comme un hachoir.

-D'où leur vient leur réputation, à ces gargoitiers? Empoisonner les gens comme ça ! On n'y mettra plus les pieds.

Ils avaient de quoi meubler leur semaine.

Dans la pâle médiocrité de leurs jours, morne suite sans relief, lisse comme la toile cirée de leur cuisine, rien, sinon ces sporadiques éclaircies gourmandes, ne venait troubler la monotonie de leur existence...

Et ce fut la guerre..., la défaite..., l'occupation et son oppression..., les restrictions..., les privations...

Au fil des jours, des semaines, des mois, magasins et boutiques se vidaient. Tout, le nécessaire et l'accessoire, se raréfiait. C'était la disette, les queues interminables et souvent vaines. Toute une économie parallèle se mettait en place, florissait. Les marchandises alimentaires des filières souterraines, se cédaient à des prix prohibitifs. Pour pallier la pénurie, on recourait au troc. L'ingéniosité, la débrouillardise, le système D, étaient la parade des démunis...

Pour nos deux impécunieux, plus de joyeuses escapades, plus de parties fines devenues trop coûteuses, hors de leur possibilité. Ce fut un renoncement déchirant, avec le sentiment douloureux d'une injustice, d'une frustration imméritée...

Resquin, dans ses loisirs, pour étoffer un peu la chiche pitance des cartes d'alimentation, ou -comme il disait, avec un pli amer aux lèvres- mettre un peu de gras dans nos choux, sillonnait les routes de la région, Woëvre, Plateau lorrain, Pays de Meuse, battait les villages, frappait aux portes des fermes. La petite remorque que traînait sa bicyclette avait une cache, un double fond où il dissimulait les trésors que l'âpreté paysanne voulait bien lui céder. Randonnées harassantes... Et, au retour, il fallait compter avec le risque d'être intercepté par les gendarmes ou par des agents du Contrôle économique ou, pire encore, -on était ici en zone interdite- par une patrouille allemande, sous l'accusation de marché noir. Et alors, confisquées, adieu les précieuses denrées...



On était au troisième hiver de l'occupation. Amaigrie, affamée, l'Europe claquait des dents. De la Baltique à la Méditerranée, de l'Atlantique à la Volga, c'était la chasse aux calories, la quête acharnée, désespérée, de tout ce qui se mange, de tout ce qui brûle.

Se caler les joues et se chauffer la peau étaient la hantise des peuples sous-alimentés, faméliques, vainqueurs et vaincus, qui ne cherchaient qu'une chose, se sustenter, pour tenir vaille que vaille, jusqu'à la victoire, jusqu'à la défaite, nourrir tant bien que mal la petite flamme de l'espérance et, un jour, manger de nouveau à satiété, s'empiffrer à côté d'un poêle qui ronfle...

Un bruit montait dans le ciel vibrant du vieux continent, un bruit étrange, mêlé aux cris de haine, aux cris d'effroi, aux imprécations, un bruit sec d'os qui s'entrechoquent, le heurt de millions de mâchoires mastiquant à vide et tremblant de peur. C'était le règne du viscéral, la prééminence des entrailles que nouaient la crainte et la faim...

On approchait des fêtes de fin d'année. Et le souvenir des réveillons d'antan obsédait les affamés, creusait encore plus les ventres sonores...

Le soir, dans les veillées tristes de pauvres, blottis autour du poêle où se consumaient des boulets de papier et les raclures de la cave et du grenier, Hubert et sa mère évoquaient les pantagruéliques douceurs d'avant cette maudite guerre, tandis que, dans la cheminée à peine tiédie, le vent d'Est gémissait, comme s'il eût apporté les plaintes des victimes de la folie sanguinaire des hommes.

Les joues fondues, de grands cernes sous les yeux, la peau terne, enfouis sous d'épaisses couches de lainages qui ne les réchauffaient pas, ils feuilletaient le carnet aux appellations ensorcelantes. Ils les lisaient, les relisaient, comme un prêtre lit son bréviaire, récite des litanies. De ces pages parfois tachées de graisse, incroyables témoins d'une époque qui leur paraissait aussi lointaine, aussi fabuleuse que le déluge, paradis perdu dont ils attendaient le retour comme Israël attend son Messie, une vague odeur semblait monter, des relents de cuisine riche, des effluves à damner un saint. Des visions se levaient en leur esprit, des tableaux précis de tables nappées de blanc et offrant à profusion les mets les plus délectables.



Les narines affolées, les papilles submergées de salive, ils défaillaient presque.

-Hubert, dis, tu te rappelles ce restaurant juste au bord de la Moselle... Ma vieille tête... Je ne me rappelle plus bien son nom.

-La Tonnelle Fleurie ? Au Vieux Fayard ? Aux Trois Alérions ?

-Non..., non..., un endroit chic..., un trois-étoiles les pieds dans l'eau..., une belle salle avec des poutres au plafond et une grande cheminée. Ils louaient des barques et on pouvait se baigner.

-J'y suis ! Le Relais du Gué.

-C'est ça ! Une folie qu'on s'était payée pour ton anniversaire, mais je ne le regrette pas... Leur spécialité : les escargots à la Lorraine..., un délice..., la sauce, à se mettre à genoux devant... J'en ai encore le goût sur la langue... Ah, mon Dieu !

-Et la Rôtisserie des ducs de Lorraine, tu te souviens ? Leurs grillades..., d'un tendre..., d'un moelleux... Des artistes, ces cuistots !

-Et le vin pour accompagner tout ça, surtout le gris des côtes de Toul. Seigneur, un vrai nectar !

Il soupiraient :

-Quand est-ce qu'on connaîtra encore une fois ça ?

Il se racontaient la saga des repas fins des temps heureux. Les hauts lieux de la gastronomie locale défilaient, dévotieusement cités, menus alléchants, nourritures de dieux. Revue nostalgique et cruelle, souvenirs exaltants et maléfiques à la fois –miel et fiel.

Ah ! Crever pour crever, mais faire encore une fois, avant de partir, un gueuleton comme ça, rien qu'une fois, une seule fois. S'en mettre plein la lampe, une bâfrée à tout casser !

Qu'on se représente ce supplice de Tantale : pour un gourmand, pour un glouton, savoir que la resserre du boucher, du crémier, recèlent des trésors, flairer dans cette ferme, au fond d'une cour suant le purin, l'alignement glorieux des dépouilles du cochon. Et pour accéder à ces cavernes opulentes, le pauvre Ali-Baba, petit employé besogneux, ne dispose de nul sésame. Il n'a pour tout viatique que son misérable traitement, juste de quoi joindre les deux bouts, ne pas mourir de faim. Alors que d'autres, qu'il pourrait montrer du doigt, dont il pourrait citer les noms édifiant des fortunes grâce au marché noir.

Il ne lui reste plus, vrai supplice chinois, qu'un moyen de jouir : évoquer les splendeurs d'antan, en parler encore, en parler toujours, comme Adam et Eve après la chute, durent évoquer le Jardin d'Eden, prendre des indigestions verbales, saliver à en avoir des crampes d'estomac.

Et il leur restait le rêve.

Un conte leur revenait, un vieux conte germanique celui de la table magique. Un mot suffit et elle se couvre des mets les plus rares, les plus exquis. Ils voyaient alors la table de leur salle à manger –elle ne servait plus guère-, ils la voyaient crouler sous les plats noyés de sauce, viandes noires, viandes blanches, comme si les bêtes sculptées sur les panneaux du buffet Louis XIII s'étaient transformées, tout à coup, sous la puissance de leur désir, en chair palpitante.



Le soir, gavés de rutabagas à l'eau, ils se couchaient de bonne heure. Recroquevillés sous l'empilement des édredons et des couvertures, la tête sous le drap pour avoir plus vite chaud, ils sombraient dans le sommeil lourd de ceux qui se nourrissent de viande creuse. Ils pénétraient alors au pays de Cocagne, ce pays fabuleux où tout s'offre à l'homme, à profusion, et sans effort : les pigeons qui vous tombent tout rôtis dans la bouche, les goretts qui se promènent grillés à point, un couteau planté dans le dos, les fontaines qui déversent à flots les crus les plus fameux. Dévergondages d'époques de famine où les malheureux Lazares festoient en imagination...

Une révolte, parfois, les saisissait, une timide vague de rancune à l'égard du destin, une sorte de crampe, vite évanouie, d'esprits que le jeûne dégrasse

et éclaire d'une fugace lueur de lucidité. Et ils retombaient à leurs rêves...

Quelques jours avant le Nouvel An, Resquin rentra chez lui fort excité. Et, toutes portes closes, à voix basse, mais vibrante :

-M'man, écoute un peu ce qu'on m'a promis.

La vieille était devenue dure d'oreille. Et une mauvaise grippe, dont elle relevait à peine, l'avait sérieusement ébranlée.

-Qu'est-ce que tu dis ? fit-elle, la main en cornet autour de son pavillon.

Resquin jeta, autour de lui, un long regard circospect, comme si tout l'immeuble eût été aux aguets.

-Je ne peux quand même pas le hurler, grommela-t-il.

Il se rapprocha et, tout près, en détachant chaque syllabe :

-On m'a promis..., j'aurai, pour la fin de l'année..., pour le réveillon ...

-Réveillon ?

Une lueur s'allumait dans le vieux regard éteint, au bleu larmoyant.

-Oui, pour le réveillon... le réveillon..., j'aurai, de la campagne, une oie.

-Une oie ?

La mère fixait sur son fils un grand regard incrédule.

-Si, si..., une oie, avec une bouteille d'eau-de-vie de mirabelle.

-C'est pas possible, hoquetait la vieille. *Tu veux me faire marcher. C'est pas beau, tu sais, de se moquer comme ça de sa vieille mère, de parler d'eau à un assoiffé.*

-Je t'assure..., parole d'honneur.

-C'est pas Dieu possible. Il faudra que tu le voles quelque part.



Resquin pâlit un peu. Il parla de relations, du prestige de sa fonction. En réalité, poussé par la faim et la gourmandise, il s'était laissé aller à débrouiller, un peu irrégulièrement, l'affaire d'un paysan qui avait adroitement su l'appâter.

À la guerre comme à la guerre ! Que représentait ce menu passe-droit, cette misérable prévarication en comparaison des montagnes d'injustice, de misères et de malheurs qui s'abattaient sur l'humanité ?

-Je dois aller chercher le tout la veille du Nouvel An. Comme tu n'es plus assez forte pour cuisiner, nous ferons le repas chez Edouard Renaudot, tu sais, ce collègue dont la femme m'a aidé à te soigner, quand tu étais malade. Nous en aurons un peu moins, mais nous leur devons bien ça...

La veille du Nouvel An, par le froid et la brume, Hubert Resquin fila à la campagne chercher son dû. Il réussit à apitoyer le paysan qui lui lâcha encore des pommes de terre, un morceau de lard et un peu de farine. Le tout bien camouflé dans le fond de la remorque, avec de la paille par-dessus, il regagna la ville sans encombre.

Le collègue habitait assez loin, la banlieue, au-delà du canal qui bordait l'agglomération. Ils se mirent en route à la nuit close –elle tombe vite en décembre. Resquin avait installé sa mère dans la petite voiturette. Recouverte d'épais lainages, bien emmitouflée dans des couvertures, une bouillotte chaude aux pieds, elle ne risquait pas de prendre froid. Et, rien que de savoir, là, sous elle, derrière une mince planche, les précieuses victuailles, cette viande grasse dont elle se régalerait tout à l'heure –encore qu'elle eût gros cœur d'avoir à la partager- et cette bouteille de gnôle dont elle dégusterait un doigt pour faire passer le rôti, couronnement du réveillon, elle en avait chaud partout. Ces pensées l'aidaient à supporter l'inconfort du transport. Resquin avait choisi cette heure pour n'être point surpris en pareil équipage. Son manteau élimé flottant autour de lui, il roulait lentement à travers les rues assombries par la défense passive. Devant sa roue, zigzagait l'étroit rectangle du camouflage de son éclairage.

La remorque tressautait sur les pavés inégaux. Il peinait sur ses pédales. La vieille n'était guère lourde, surtout depuis sa maladie. Mais, lui aussi, avait vu

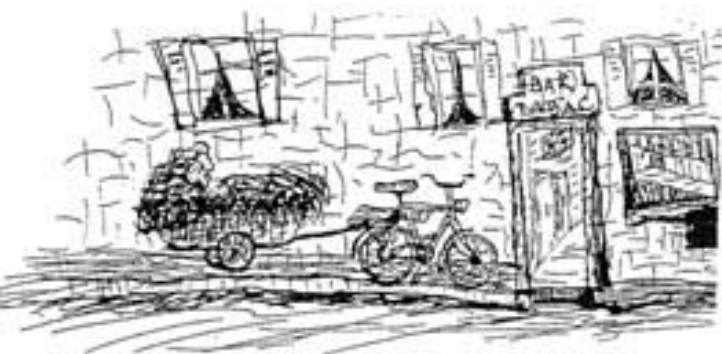
fondre ses forces. Trois ans de jeûne, ça vous vide un grand mangeur, en font une mauviette.

Le vent, une bise brutale et coupante, balayait la ville, brassait dans le ciel noir de grandes rumeurs sinistres. Des flocons de neige dansaient, épars, dans l'air glacé, se posaient, caresses froides, sur les visages...

Resquin, brusquement, pensa aux cigarettes. Il n'avait pas encore eu le temps de toucher sa décade, il l'avait réservée pour cette occasion. Et les émotions de la journée lui avaient fait sortir la chose de l'esprit.

Le bar-tabac était là, juste avant le pont du canal. Il rangea ses machines le long du trottoir. Et, penché vers sa mère qui, enmaillottée dans ses pelures, avait l'air d'un sac :

-J'en ai pour une minute, dit-il. Le temps de prendre mes gauloises ...



La rue, à cette heure, était assez animée. Les ménagères entraient dans les boutiques, en sortaient, leurs maigres rations au creux de leur cabas ou de leur filet. Des enfants jouaient encore, malgré la froidure. D'un café proche, s'échappaient des bouffées de musique.

La chaussée déroulait son fleuve d'encre. Des vélos y naviguaient avec prudence, tâtant l'ombre du mince faisceau de leur lanterne. Projetant la courte lumière bleue de leurs phares, des autos et des camions à gazogène, de temps en temps, passaient, noirs fantômes au regard myope, laissant derrière eux une traînée odorante.

Son tabac en poche. Resquin sortit du bar.
-Pas trop froid, la mère ? s'enquit-il.

La momie ne répondit pas. Mais à la vague lueur qui filtrait des magasins, il vit que la vieille femme était mal assise, complètement penchée sur le côté, comme affalée.

Il s'approcha.

-Attends, je vais t'aider à t'installer mieux. Et surtout, reste bien couverte. Nous n'en avons plus pour longtemps. Ça pince dure, sur le pont. Ce n'est pas le moment de piquer une rechute.

La vieille ne répondait toujours rien, ni ne bougeait. Inquiet soudain, saisi d'une idée étrange, d'une idée folle, il se pencha vers sa mère, tout près, voulut la saisir aux épaules.

-Bon sang ! s'exclama-t-il. Mais elle est morte...

Un coup de vent le frappa, comme une giflle. Il lâcha le corps déjà raidi qui, tel un guignol, glissa dans un angle de la remorque.

Debout dans la pénombre bruyante, Resquin, stupide, contemplait le cadavre, qui fixait le trottoir. Autour d'eux, les passants se hâtaient, cernés de soucis et de nuit.

-Je ne peux tout de même pas la laisser comme ça. Il faut faire quelque chose, appeler un médecin, une ambulance.

La tête bourdonnante, les jambes molles, il rentra dans le bar, demanda l'annuaire du téléphone, chercha d'un doigt tremblant le numéro de l'hôpital.

Cette gaieté vulgaire, autour de lui, la fumée de tabac, épaisse et nauséabonde, les relents de mauvais alcool l'énervaient.

Il composa un faux numéro, recommença. Il eut la communication, expliqua l'affaire. Il y eut à l'autre bout du fil un petit rire étouffé. Il se fâcha, rabroua l'impertinente, la rappelant à la décence, au respect dû à la mort. Le patron du bar, des consommateurs dressaient l'oreille, commençaient à poser des questions. D'aucuns, obligeants, proposaient leur aide. Il mit la monnaie sur le comptoir et sortit dignement, sans répondre.

Sur le seuil, il resta interdit. Où étaient donc passées ses machines ? Elles devaient gêner, pensa-t-il. Quelqu'un les aura déplacées, un chauffeur de camion

peut-être, ou un riverain ? À moins que ça ne soit une méchante farce de cette bande de petits morveux, là-bas ?

Vaguement inquiet, il interrogea quelques passants. Non..., non..., on n'avait rien vu.

Il marcha jusqu'au pont, scrutant l'ombre de chaque côté de la rue. Rien... L'humidité qui régnait ici le fit frissonner.

Il revint sur ses pas, poussa jusqu'au prochain carrefour, l'œil toujours aigu. L'inquiétude grandissait en lui, à mesure qu'il avançait. Rien..., rien...

Il retourna à son point de départ, avisa la gueule ténébreuse d'un porche. Il y pénétra, tâtonnant dans l'obscurité... Vide...

-C'est pas possible, marmonnait-il, les tempes battantes, la gorge nouée. Je deviens fou... C'est pas vrai...

Il ressortit, effondré, les jambes flageolantes et resta là, le dos contre le mur de la maison. Les passants le prenaient pour un mendiant ou un ivrogne et l'évitaient. De grosses larmes roulaient sur ses joues pâles. Pas un mot, pas une plainte, pas un son n'effleuraient ses lèvres tremblantes.

Ecrasé, anéanti par l'évidence : le vélo et la remorque avec son précieux chargement, tout avait disparu, volé.

Au loin se faisait entendre la sirène de l'ambulance.



Confidences...



Née à Metz, en 1926, Paulette GAUER n'a jamais quitté sa ville natale qu'elle aime beaucoup. Jusqu'en 1940, elle fréquente l'école des sœurs de Sainte-Chrétienne. Elle entre, alors, à l'école Normale et y fait sa scolarité de septembre 41 à juin 44. De mars à juillet 45, elle obtient un poste d'institutrice intérimaire à Saint-Privat-la-Montagne. En septembre de la même année, elle prépare le brevet supérieur dont elle passe, avec succès, les trois parties. En novembre, elle s'inscrit à la faculté des lettres de Nancy et y prépare, durent deux ans, une licence d'allemand. La licence en poche, elle obtient un poste, comme professeur d'allemand, au collège de jeunes filles de Thionville. Mariée en 1948, elle exerce à Metz jusqu'à sa retraite anticipée en 1972. Son dernier poste, elle l'occupa au lycée Robert Shuman. Elle a trois enfants, âgés respectivement de 50, 48 et 36 ans.

Paulette GUAER occupe ses loisirs à de nombreuses lectures. Elle écrit un peu et aime écouter de la musique. Elle adore voyager mais sa santé ne le permet plus...